

Fiction

Gérald Baril, Patrick Bergeron, Michèle Bernard, Yvan Cliche, Valérie Forgues,
Patrick Guay, David Lonergan, Yvon Poulin et Catherine Voyer-Léger

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91985ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G., Bergeron, P., Bernard, M., Cliche, Y., Forgues, V., Guay, P., Lonergan, D., Poulin, Y. & Voyer-Léger, C. (2019). Compte rendu de [Fiction]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (156), 42–47.

Jean-Paul Beaumier

QUE FAIS-TU LÀ ?

Druide, Montréal, 2019, 197 p. ; 19,95 \$

On dit souvent qu'une *image vaut mille mots*. Avec ce septième recueil de nouvelles, notre collaborateur montre plutôt que *d'une image naissent mille mots*. Chacun de ses récits est en effet inspiré d'une photographie reproduite en tête du texte.



Vingt-six nouvelles, toujours brèves (entre six et dix pages) et précédées des photographies qui les ont fait naître. C'est Anne-Marie Guérineau – la cofondatrice du magazine *Nuit blanche* et sa directrice de 1990 à 2011 – qui les a mises à la disposition de l'auteur. Le lecteur ignorera tout de l'identité des gens saisis sur le vif : une jeune femme enceinte posant nue ; une autre vêtue d'une salopette et poussant un cri (de rage ? de joie ?) ; un homme en noir à la mise

élégante ; une vieille femme au bonnet blanc lisant un livre intitulé *J'ai percé le mystère des soucoupes volantes* ou encore une fillette posant sagement, mais d'un air boudeur, devant l'œil de l'appareil photo (image reprise en couverture). Qui n'a jamais tenté d'imaginer le destin d'inconnus à partir de photographies ? Voilà l'exercice de style qu'accomplit avec maestria et empathie Jean-Paul Beaumier, qui revient à la forme narrative brève – son genre de prédilection depuis *L'air libre* en 1988 – après avoir tâté de l'essai (il a publié en 2018 un carnet d'écrivain : *L'esprit tout en arrière*).

La mort d'un proche, la maladie, le vieillissement, l'an-goisse d'enfanter, la séparation, l'affection entre frères et sœurs... L'auteur puise son inspiration dans la vie quotidienne, aussi à l'aise à capturer l'instantanéité qu'à évoquer le caractère éphémère des êtres et des choses. Grand lecteur, comme en témoignent les épigraphes empruntées aussi bien à Philippe Jaccottet, Richard Ford, Annie Saumont qu'à Julian Barnes, Jean-Paul Dubois, Alice Munro et quelques autres, Beaumier joue dans la même ligue que ces grands écrivains : sa plume est soignée, sobre et précise, et il fait preuve d'une grande habileté pour observer les micro-drames de la vie (et parfois de vraies tragédies, comme la tuerie du Bataclan, évoquée à mots feutrés dans « Bête à bon Dieu »). *Que fais-tu là ?* est un recueil qui vaut autant par la douceur de l'écriture que par la finesse des sous-entendus.

Patrick Bergeron

Isabelle Dumais

LES GRANDES FATIGUES

Le Noroît, Montréal, 2019, 184 p. ; 23 \$

Un livre de langueur, construit avec minutie et qui épouse le mouvement du souffle comme celui des vagues ; une invitation à danser avec la fatigue.



J'ouvre *Les grandes fatigues* un dimanche matin. C'est congé, il fait soleil, la maison est fraîche et les seuls mots qui me viennent à l'esprit sont ceux du Jean-Claude des *Valseuses* : « On n'est pas bien là ? » Je me laisse bercer par les deux brèves parties en forme d'allégorie sur des gens qui vivent en marge, sur le bord de l'eau, par les neuf sections qui creusent les profondeurs de la fatigue, par ces « Échos », où la poète ouvre sa bibliothèque sous mes

yeux et mêle sa voix ou plutôt, dialogue, avec celles de René Lapierre, Maurice Blanchot, Sylvia Plath, entre autres, qui viennent boucler le livre.

Les premiers poèmes mettent en lumière une sensation d'égarément, de perte de sens, un désir de se poser. Narrés au *nous*, ils enveloppent, sont chaleureux. L'amorce se fait timide, les poèmes prennent leur temps, parfois, un seul vers habite la page, le compte d'une respiration : « Habiter ça et là est laborieux et bruyant ». La poésie d'Isabelle Dumais balance entre agitation, lutte et ouverture. Puis, elle devient plus réflexive. L'amour de l'autrice pour l'essai est bien présent, dans le ton, dans l'angle qu'elle a choisi pour embrasser son sujet.

La section « Le courage du lit » invite à s'étendre, à déposer les armes, sur le mode impératif, un brin mutin : « Déposons nos têtes de pioche aux pieds de murs de roches / pas de meurtrières trouées dans nos matières certes / démunis mais au frais ». Ce ton, j'aurais aimé le retrouver davantage tout au long du livre. L'autrice commande, à coups de « laissons, attendons, étendons, abandonnons, déposons ». Puis, elle adopte le *vous*, avec ce qu'il porte d'élégance, de distance, de pudeur et de beauté. Isabelle Dumais s'adresse aux épuisés, offre son empathie, sa sympathie et sa bonté, comme si elle savait qu'il ne sert à rien de résister, qu'il est bon au contraire de s'abandonner : « Je vous accorde du répit / façonne des étendues pour vos têtes lourdes / modestement et pour vrai ».

À nos courses effrénées et souvent absurdes, la poète répond par de nombreux passages qui marquent l'esprit, par la justesse de ce qu'ils évoquent, soit un amour du monde, mais aussi un besoin de s'y réinscrire, hors de la vitesse, avec un certain détachement : « Ainsi couchée j'aime le monde / avec ten-

dresse le laisse / être ce qu'il veut ». Par contre, certains poèmes répétitifs ou un peu moins percutants viennent diluer la force du propos. Cela dit, je sais que je suis en présence d'une poète qui construit, de livre en livre, une œuvre intelligente et profondément humaine, quand je lis : « Qui n'a pas un dos délicat n'a rien compris encore au poids du monde » ou encore : « Dans un siècle fatigué, ils ont appris à danser une valse intime avec cette compagne étrange qui à la fois massacre et déplie ». Et doucement, j'apprivoise mes propres essoufflements.

Valérie Forgues

Danielle Fournier

CELLE QUI MARCHAIT SUR LA POINTE DES PIEDS

Leméac, Montréal, 2019, 101 p. ; 12,95 \$

En une petite centaine de pages, Danielle Fournier propose une exigeante narration poétique sur la perte et l'abandon, tout en douceur et en simplicité. Autant un hommage nostalgique aux siens qu'un « véritable hymne à la nature », comme annoncé en quatrième de couverture.



En trois courtes nouvelles – ou peut-être sont-ce trois longs poèmes –, l'écrivaine se raconte et raconte aussi sa famille et ses deuils. Dans *Celle qui marchait sur la pointe des pieds*, il y a tout d'abord « Les veines brûlées », où un « je » prénommé Grâce parle de son père et de son fils, tous deux décédés. Une peine immense. « Une femme aux prunelles lapis-lazuli étendue dans un lit entre son père et son fils, à les porter tous deux sur ses épaules. »

Suit « De même, la neige et la pluie », texte dans lequel « elle » se souvient de sa mère, de la douceur de sa présence, de la douleur de son absence. « Confuse, elle entra dans le blanc, un blanc presque trop blanc, seule, accompagnée de la mémoire de sa mère, des rires échevelés de sa fille insouciante. »

En troisième partie, « Mélancolie » est présenté en guise de synthèse. Le « nous », douloureux et souvent désespéré, envahit tout l'espace et l'apaisement semble difficile. « Nous avons cru que cela passerait. Que le désarroi s'atténuerait. Que l'existence deviendrait plus calme et apaisée au mépris de la misère de l'âme. » Pourtant, en finale, apparaît une lueur d'espoir : « Nous reviendrons du fleuve pour enfin habiter cette maison, la nôtre ».

Poète, romancière et essayiste, la Montréalaise Danielle Fournier détient un doctorat en littérature avec spécialisation en psychanalyse. Elle a obtenu en 1993 le prix Joseph-S.-Stauffer, qui avait reconnu son talent prometteur, en 2003

le prix Alain-Grandbois pour *Poèmes perdus en Hongrie* et en 2010 le Prix du Gouverneur général du Canada pour *Effleurés de lumière*.

Danielle Fournier est depuis 2016 directrice de la revue *Les écrits*, anciennement *Les écrits du Canada français*.

Michèle Bernard

Rosella Postorino

LA GOÛTEUSE D'HITLER

Trad. de l'italien par Dominique Vittoz

Albin Michel, Paris, 2019, 384 p. ; 34,95 \$

Fascinée par le témoignage de l'Allemande Margot Wölk, paru en 2014 dans un journal italien, où celle-ci racontait pour la première fois comment elle était devenue, pendant deux ans, goûteuse pour Hitler, la romancière italienne Rosella Postorino décida, à défaut de pouvoir rencontrer Mme Wölk morte peu de temps après, de faire de son histoire le canevas d'un roman sur l'ambiguïté.



Nous sommes en 1942, Margot Wölk (Rosa Sauer dans le roman) a dû fuir Berlin sous les bombes et trouver refuge chez ses beaux-parents en Prusse orientale, tout près de la « tanière du loup », le quartier général d'Hitler sur le front de l'Est. Occupée vaillant par le train-train des tâches domestiques, elle et ses beaux-parents attendent avec anxiété des nouvelles de Gregor, le jeune époux parti

combattre sur le front russe. Mais bientôt la jeune femme sera arrachée à ce quotidien quand, avec une dizaine d'autres, elle sera recrutée par les SS pour servir de cobaye à Hitler.

Chaque jour ces femmes sont ramassées par un bus qui les amène dans un réfectoire où elles devront trois fois par jour goûter les plats que l'on destine au Führer. Elles savent que l'on a plusieurs fois attenté à sa vie, aussi redoutent-elles chaque jour la mort par empoisonnement. À cette peur qui leur noue le ventre s'ajoute pour Rosa la méfiance de ses compagnes d'infortune pour qui elle est « l'étrangère », puisqu'elle vient de Berlin. Dans ce microcosme de la société de l'époque, Rosa finira tout de même par se lier avec quelques-unes d'entre elles, en particulier avec Elfriede, une femme dure et autoritaire qui connaîtra une fin tragique.

À mesure que les jours passent, Rosa constate l'attention de plus en plus marquée que lui porte un des officiers SS chargés de les surveiller. À son grand désarroi et à sa courte honte, elle en est troublée, elle qui n'a cessé d'aimer son époux « porté disparu », comme le lui ont appris les autorités militaires. Bien que

le souvenir de son amour pour lui soit encore vif, elle avouera : « [...] nous avons toutes besoin d'être désirées, parce que le désir des hommes nous fait exister plus fort ». Elle cédera donc et aura une aventure avec l'officier. Ce dernier, qui n'est pas un salaud, facilitera sa fuite à Berlin au moment où on évacue le quartier général d'Hitler alors que les Russes envahissent la Prusse orientale. Ensuite, le roman condense dans une courte troisième partie une longue période de vie sur laquelle nous ne dirons rien pour ne pas gâcher le plaisir du lecteur.

La goûteuse d'Hitler est un roman subtil sur l'ambivalence d'une femme à la fois victime et complice : elle risque sa vie pour sauver celle d'un tyran dont elle abhorre l'idéologie, elle couche sans amour avec son bourreau pour apaiser ses désirs et mange trois fois par jour des mets exquis quand la faim fait des ravages autour d'elle. Mais jamais le lecteur n'est tenté de la condamner, car la plume de Rosella Postorino sait saisir la complexité du cœur humain et donne assez d'épaisseur et assez de densité à son héroïne pour rendre compatible ce qui au départ ne semblait pas pouvoir l'être. Il s'agit du premier de trois romans de Rosella Postorino à paraître en français ; on attend les prochaines traductions avec impatience.

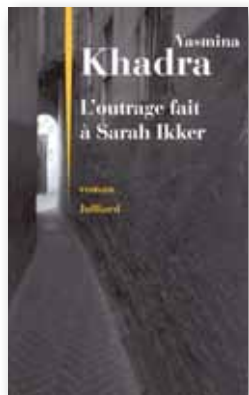
Yvon Poulin

Yasmina Khadra

L'OUTRAGE FAIT À SARAH IKKER

Julliard, Paris, 2019, 275 p. ; 29,95 \$

Le célébritissime auteur nous entraîne cette fois au Maroc, pays de plus en plus connu des Québécois en raison de l'immigration et du tourisme.



Sarah Ikker est le nom d'une jolie jeune femme, fille d'un cadre supérieur de la police de Tanger et mariée elle-même à un policier, Driss, campagnard instruit et attirant.

Sans enfants, tous deux mènent la belle vie ; ils voient leur parcours de bonheur complètement brisé lors d'une soirée où, chacun ayant son activité mondaine, Driss revient et retrouve sa femme nue, sans conscience et barbouillée de sang. Elle a manifestement été violée.

Même si sa femme se remet de l'événement, du moins physiquement, ce viol plonge Driss dans un abîme dont il se relève uniquement grâce à des collègues bienveillants. Il décide alors de mener sa propre enquête, faisant peu confiance à celui qui dirige officiellement les investigations visant à identifier le coupable.

Or, Driss ne semble jamais vraiment surmonter sa douleur et entretient depuis cette funeste soirée un rapport malveillant avec sa femme. Bizarrement, outre l'enquête, c'est cette nouvelle relation, trouble, ambiguë, qui soutient la trame du roman.

Mais on ne saura pas dans ce livre le fin fond de toute l'histoire. Même si les faits commencent à pointer vers un coupable, le livre s'interrompt brusquement : Yasmina Khadra le termine avec un « À suivre » un peu frustrant.

Et même temps, on ressent le plaisir qu'on aura à poursuivre ce roman intrigant qui, au surplus, décrit fort bien le Maroc d'aujourd'hui.

Yvan Cliche

Orhan Pamuk

LA FEMME AUX CHEVEUX ROUX

Trad. du turc par Valérie Gay-Aksoy

Gallimard, Paris, 2019, 297 p. ; 35,95 \$

Lire un roman turc traduit en français nous introduit dans un monde à la fois étrange et familier. Quel que soit le récit auquel nous convie son auteur, il nous plonge inmanquablement dans la richissime culture de ce pays au confluent de l'Asie et de l'Europe. Quand de surcroît le romancier est un écrivain nobélisé, les attentes du lecteur sont très élevées.



Au moment d'entreprendre des études supérieures, le jeune Cem se voit offrir un travail d'été auprès d'un maître puisatier. Ces quelques semaines de labeur s'avéreront une expérience essentielle, qui marquera à jamais la vie du jeune homme. Dans la petite ville à la périphérie de laquelle Cem et un autre apprenti creusent la terre pour y trouver de l'eau sous la direction du maître, une

troupe de théâtre est de passage. Parmi les artistes, une femme aux cheveux teints en roux attire l'attention du garçon, qui en tombe amoureux jusqu'à l'obsession.

D'une part, le puisatier, à sa manière de prendre Cem sous son aile et de lui servir des leçons de vie, apparaît peu à peu comme une figure de substitution au père absent. D'autre part, la femme aux cheveux teints en roux, à la lumière d'un fait qui sera révélé dans le cours du récit, pourrait aussi jouer le rôle de mère substitut. Voilà les ingrédients de base sur lesquels Orhan Pamuk tisse la trame centrale de son roman, conçue comme une variation sur le mythe du roi Œdipe.

Sur fond de Turquie en évolution, le roman multiplie les réflexions touchant les liens entre père et fils, ancien et nouveau, changement et permanence. On y voit poindre à l'évidence

un point de vue critique, suggérant par touches successives l'idée d'une modernisation menée à la hâte, sans égard pour l'ancrage historique de la Turquie. Il est facile alors de faire le lien avec le ressac dont écope aujourd'hui la population du pays. Ainsi, lorsque Cem, en voyage d'affaires en Iran, y découvre une épopée où un vaillant guerrier tue son fils sans l'avoir reconnu, un mythe d'Œdipe inversé, Pamuk insuffle à son personnage une pensée sans équivoque : « Je pensai que les Iraniens n'étaient pas comme nous autres Turcs qui, du fait de l'occidentalisation, en étions venus à oublier nos poètes et nos mythes anciens ». Les notions d'occidentalisation et d'euro-péanisation seront d'ailleurs préférées dans le roman aux termes de libéralisation ou de démocratisation, pour qualifier l'évolution de la Turquie depuis les années 1920.

En somme, un livre cérébral, au procédé littéraire parfois appuyé, et néanmoins porteur d'un fort pouvoir d'envoûtement. Un bon roman, mais sans doute pas un sommet pour Orhan Pamuk.

Gérald Baril

Hélène Harbec

JUSQU'À QUAND UN PETIT ART DE VIVRE

David, Ottawa, 2019, 143 p. ; 17,95 \$

Délicatesse. Douceur. Ces mots viennent à l'esprit quand on lit les poèmes d'Hélène Harbec. Éphémérides de la vie quotidienne, ils posent un regard sur l'accessoire qui, pourtant, caractérise le cheminement d'une vie. Rien d'important ne survient. Tout est dans le détail, dans l'attention portée au lent mouvement de la journée. D'un recueil à l'autre (celui-ci est son sixième), l'auteure explore le sens des petits gestes.

Hélène Harbec note l'instant, en retient l'essentiel et le livre dans une prose lumineuse. Son dernier recueil couvre trois saisons présentées chronologiquement : été, automne et hiver. Presque une année dans la vie calme de la poète. Retraitée, elle se consacre à l'écriture, commentatrice attentive de sa propre vie : « L'absence de désir de raconter une histoire n'empêche pourtant pas de sentir des présences qui avancent comme des personnages. De percevoir aussi ce personnage de soi-même. Des embryons d'histoires prennent forme comme si on était constamment sur le palier d'un récit. Et que la vie elle-même nous inventait ».



L'univers qu'elle met en scène va de son appartement au café qu'elle fréquente. Un mouvement continu sans aspérités, jamais dénué d'intérêt. Elle est seule, et rares sont les rencontres avec des amis. Même dans le café, elle s'installe dans un coin reculé, toute concentrée sur son carnet : « Je ne cesse d'encercler les mots du carnet jusqu'à ce que plus rien

ne puisse se lire. Parfois, c'est par pudeur. Parfois, en raison d'un mot qui sonne faux ou d'une image qui n'est pas née de soi ». Travail patient qui se déroule lentement et qui prend forme dans de courts poèmes en prose.

En quoi sa vie est-elle si unique qu'il faille la conter ? En soi rien ne la distingue. Une femme qui observe les araignées parce qu'il « y aurait pourtant matière à se recueillir devant une araignée persévérante dans son architecture de vie », qui accepte le « hug » de Noël du concierge de son immeuble qui « ne demande jamais rien d'autre. Moi non plus. C'est notre accord tacite du temps des fêtes ». Et qui se préoccupe de son « amie de longue date », « effrayée à l'idée qu'on l'envoie dans un lieu où on la ferait obéir ».

Elle décrit ses actions, toutes simples et usuelles, en se demandant « qui est là pour ces minces affaires ». Toute la beauté des textes est là. On respire avec elle, on regarde les dessins du givre sur la fenêtre, on est ému quand elle évoque ce chat errant qu'elle a eu dans le passé, quand elle écrit : « J'aimerais que la mort me soit donnée. Accordée. Non pas ravie ».

Elle nous invite à l'accompagner, à réfléchir sur la vie, sur notre rapport avec les autres humains, mais aussi avec la nature, les insectes, les animaux. Un travail de pointilliste, finement ciselé. Quand elle se couche, la nuit venue : « Fermer les yeux. Entrer dans la nuit sans connaître le chemin, ni comment on en revient ».

Jusqu'à quand ce « petit art de vivre » pourrait-il se poursuivre ? La question demeure sans réponse, mais peut-être n'en demande-t-elle pas. Harbec saisit l'essence des instants et les inscrit ainsi dans la ligne du temps. Un temps qui ira au-delà d'elle.

David Lonergan

Un espace promotionnel dans *Nuit blanche* ?

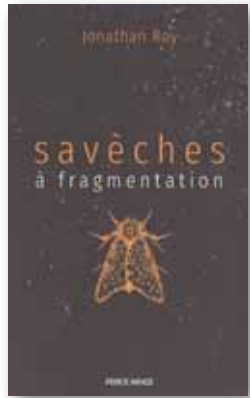
Pour obtenir notre trousse média : accueil@nuitblanche.com | 1 833 619-7743

Jonathan Roy

SAVÈCHES À FRAGMENTATION

Perce-Neige, Moncton, 2019, 130 p. ; 20 \$

Et si nous n'étions que des papillons de nuit (*savèches*, en acadien du nord-est) attirés par la lumière au point d'y laisser notre peau ? Et si nous étions capables de l'appivoiser plutôt que de la laisser nous détruire ?



Quelle est cette lumière ? D'abord celle d'Internet, qui nous offre le monde mais fragmenté en d'innombrables avenues comme si rien ne l'unissait. Ce monde dans lequel baigne la génération Y, celle de Jonathan Roy. Ce monde qui semble éclaté en mille éclats. Ce monde dans lequel le sens de la vie perd tout son sens : « Je ne parlerai donc que de ceux qui doutent toujours [...] qui doutent de leur utilité dans l'univers et de leur existence ».

Un cri qu'il poursuit dans tout le recueil à la recherche de la place que pourrait occuper sa génération : « Tu cherches les symptômes / de ta génération sur les forums tu es / une machine à cliquer / et c'est peut-être ça le problème et tu cliques / et tu tombes et tu t'évades ».

L'ordinateur est au centre de la façon dont il entre en contact avec le monde, mais il n'arrive pas à trouver la réponse à sa question existentielle. Demeure la fragmentation qu'il décrit de multiples manières dans une dérive « vers le temps d'avant le temps ». Les images naissent, entremêlant le flux virtuel et son « char » en aussi mauvais état que ce qu'il éprouve. Le char coule de toutes parts, huile, liquide à transmission, fluide des freins, tout comme lui. Descente dans l'enfer de ses angoisses, dans son incapacité à ordonner le flux qui s'écoule et prend forme dans une déferlante qui n'est pas sans lyrisme et qui devient incantatoire.

D'un autre côté, il sait ce qu'il ne veut pas : « T'as pas voulu toi / aller te tuer à la job à pomper de la mélasse / pour la mettre dans une paille [...] parce que t'as des principes » et il fait cette constatation : « [...] faut pas se sentir mal pour autant / pas trop l'choix / faut continuer ». Il devra d'abord trouver quoi continuer. Deux poèmes apporteront la réponse. Le premier énumère tout ce que sa mère a tenté de lui inculquer tout en constatant ironiquement qu'« on aurait dû écouter nos mères ». Dans le second il demande à son père « pourquoi tu pleures » et la réponse dresse un portrait sombre de la situation économique de la famille et de la faillite de son modèle de vie.

Il y aura un « u.turn.dash » dans lequel il ouvre « un livre de chenous ». Les vers de Gérard Leblanc, « nous sommes des parcelles de divinités / à travers des galaxies de feu / le recul n'est plus possible », lui font l'effet d'une révélation : « [...] fait qu'on a viré ça boutte / pour boutte ». S'il y a un monde possible, il est « chenous ». Reste à déterminer « tchisse que t'es », ce que le poète explorera dans les deux dernières parties.

Habité d'un souffle qui déferle d'un bout à l'autre du recueil tout en traçant un portrait sensible d'une génération, *Savèches à fragmentation* poursuit en l'approfondissant le premier recueil de l'auteur, *Apprendre à tomber* (2012). Il reste au poète à apprendre comment mettre la lumière (ou Internet ou la société) au service de sa génération, mais aussi de l'humanité.

David Lonergan

Sous la dir. de Cassie Bérard

NOUS HABITONS L'INQUIÉTUDE

ESSAI-FICTIONS

L'instant même, Longueuil, 2019, 136 p. ; 19,95 \$

Admettons, avec Maurice Blanchot, que la littérature commence au moment où elle devient une question. Pressés de toutes parts par d'incessantes interrogations, nous sommes ici en pleine lecture littéraire.



Cassie Bérard enseigne la création littéraire à l'UQAM. Elle dirige ce collectif de neuf jeunes écrivains qui conjuguent écriture et inquiétude. Le recueil s'inscrit sous le double patronage de Fernando Pessoa et de Blanchot, deux noms qui indiquent la teneur des textes et la perspective dans laquelle les auteurs travaillent. Bérard signe l'essai d'ouverture, une cinquantaine de pages génériquement hybrides et d'une

lecture à la fois simple et ardue. Il y a quelque chose de Kafka et peut-être de kafkaïen dans son essai, un essai qui, pour sa part, conjugue aussi fiction et examen critique (ça n'a rien d'un reproche). Nature et frontière de la fiction, fonction de l'écriture : les préoccupations de Bérard sautent aux yeux à chaque page, mais elles ne privent en rien les textes suivants de leurs qualités propres, de leur individualité et de leur force. Il y a du talent chez les auteurs qu'elle parraine. Je ne peux même pas dire : du talent brut, parce que c'est déjà figolé, c'est déjà senti et mûri, certaines tournures me rendent jaloux, certaines images ou façons de montrer me fascinent.

Dans l'ensemble, toutes les nouvelles forcent la réflexion. Hermétiques, ces nouvelles m'ont obligé à réfléchir tantôt avec

la tête, tantôt avec le ventre et le cœur, tour à tour. « Derrière l'aquarium » d'Alizée Goulet, dense et labyrinthique, m'a rappelé Cortázar et Sarraute. Plus aéré, « La répétition » d'Élise Warren respire mieux, même si le texte, lui, suggère une oppression métaphorique. Le dérangeant « Les jumeaux ou bien » de Catherine Anne Laranjo voisine au plus près de la poésie, par la forme et la langue ; il est de ces textes qui exigent relecture. Sorte de concentré d'œuvre à naître, « Le plan » de Jennyfer Chapdelaine ébranle nos habitudes de lecture. Avec sa chute, « Dans un sac » de Joëlle Turcotte se rapproche le plus d'une nouvelle classique, mais son écriture travaillée suggère beaucoup plus qu'elle n'impose. Julie Roy avec « L'écrivaine » joue le surplace narratif, plus près de l'expression d'une émotion que d'un récit, lequel émerge pourtant dans les bribes de souvenirs, à coup de courtes narrations enchâssées : « Je préfère m'abstenir », « j'ai grandi avec cette idée », « Je me souviens que », « Je préfère vivre avec », etc. Peu de verbes d'action, peu d'actions franches, juste une mince avancée narrative qui se faufile dans le portrait d'un rapport angoissé à la maladie et à la mort. Portrait du vide et de l'absence, métaphore du néant (et de notre condition ?), il y a de ça dans la dernière nouvelle du recueil, « La machine » de Jean-Philippe Lamarche. L'incipit ouvre le bal : « Il n'y a rien ici, sauf le vide ». Plus loin on lit : « Rien n'a jamais réellement existé... » Plus loin encore : « Le temps arrange tout, à ce qu'on dit ». J'ai posé le recueil en me disant ça, que le temps favoriserait ma compréhension de ces textes. Je me suis dit que j'allais relire « Semi-détachées » de Marie-Ève Fortin-Laferrrière pour l'habile construction de ce touchant récit du passage du temps vitesse grand V et du vieillissement. Et reprendre « L'article 34 », de Marie-Pier Lafontaine, une histoire d'agression sexuelle qu'une lecture unique n'épuise surtout pas.

Je me suis même demandé (bonjour Pessoa !) si une malicieuse Bérard elle-même ne signait pas de dix patronymes l'ensemble des nouvelles, si elle ne se livrait pas à cet exercice à paliers qui consisterait à multiplier les noms et... Je me suis dit que non. Mais j'y ai rêvé. Après tout, *Nous habitons l'inquiétude* n'y invite-t-il pas un peu ?

Patrick Guay

Jean-Christophe Réhel
LA DOULEUR DU VERRE D'EAU
 L'Écrou, Montréal, 2018, 111 p. ; 15 \$

Je lis *La douleur du verre d'eau* comme j'enfilerais une veste de laine chaude, légèrement élimée sur les coudes, comme je braillerais ma vie et continuerais d'espérer.

Jean-Christophe Réhel ouvre le bal avec un poème long de cinq pages dont il a le secret du mouvement qui se déplie et revient sur lui-même ; une vague sur l'eau, des larmes qui n'en finissent plus de couler et de brûler les joues, un mélange d'abandon et de lutte. La démarche du poète est souple



sur le chemin qu'il s'est tracé. Publié peu de temps après *La fatigue des fruits*, paru chez L'Oie de Cravan, ce nouveau livre poursuit là où le précédent nous laissait et aborde les thèmes qui font désormais la marque du poète : la santé fragile, le corps qui lâche, la mort juste au-dessus de l'épaule, le quotidien, le travail, le désir de vivre, l'amour fou et l'émerveillement.

Si les verres d'eau se multiplient, comme les références à la mer, au fleuve, à la pêche, le fil conducteur est peut-être un peu ténu, mais on se retrouve clairement en territoire Réhel, celui qui s'est attaché l'affection de tant de lecteurs, qui en a initié d'autres à la poésie. Dehors les poèmes plus courts et plus mordants, à la manière de *Bleu sexe les gorilles* (L'Écrou, 2014) et des *Volcans sentent la coconut* (Del Busso, 2016) : on nage en eaux vives, dans les *je veux, c'est peut-être, m'allonger, je meurs*, ces répétitions-signatures de l'auteur qui me portent au cœur de quelque chose qui ressemble au temps qui passe. On pourrait évoquer l'effet de surprise qui se dissipe, peut-être la faute à la parution presque coup sur coup de deux livres de poèmes et d'un roman ; évoquer une certaine formule, mais je sens que c'est dans ces espaces que Jean-Christophe Réhel vit comme il rêverait de le faire, c'est là que son cœur est en joie. L'écriture y est une nécessité, une course, d'où le débit dans les textes, d'où le rythme de production du poète. La voix est claire, toujours vraie ; elle est un grand cri du cœur sur le bord d'exploser, un œil brillant qui contemple l'ennui, accoté à la fenêtre, sur la banquette arrière d'une voiture. Il ne se passe rien, il s'y passe tout. Et Réhel se connaît, s'amuse de ses manières : « [J]e sais / je suis redondant je me répète / je parle juste / de météo / de bouffe / de poumons / je connais juste ça / cracher du sang la nuit pour ne pas m'envoler / je connais juste ça / je ne veux pas aller au paradis / je veux rester sur mon divan ».

De la fatigue à la douleur, le poète se fait un cran plus grave : « [J]e ne rentre plus dans mon linge / je ne rentre plus dans tes bras / je ne rentre plus dans l'ensoleillement des choses ». La confession s'assombrit. Le sentiment d'amour mue lui aussi, devient plus assumé, plus romantique. On est dans de belles envolées, des déclarations à celle qu'il aime, dans la peur de la perdre, et on est aussi, beaucoup, dans le rapport à soi, comme si le poète cherchait encore les mots qui le mèneraient à la paix et à cette forme d'amour : « [À] quand la vie ? / à quand la belle vie ? / la vie douce la vie simple ? » Et on rentre à la maison, on retrouve, comme dans les livres précédents, un bon sandwich aux tomates, monté avec attention, sur la table et on le mange en regardant filer les journées.

Valérie Forgues